

JORGE LUIS BORGES

FICTIONS

traduit de l'espagnol par
P. VERDEVOYE et N. IBARRA

Préface de N. Ibarra

LA CROIX DU SUD
collection dirigée par Roger Caillois

I

nrf

GALLIMARD

Septième édition

PRÉFACE

Hispano-anglo-portugais d'origine, élevé en Suisse, fixé depuis longtemps à Buenos-Aires où il naquit en 1899, personne n'a moins de patrie que Jorge Luis Borges. Ce n'est qu'en lui-même qu'il doit être considéré, non pas en fonction d'un pays, ou d'un continent, ou d'une culture dont il ne relève point et qu'aucunement il ne représente. L'état-civil de ce dissident-né importe peu : Borges est un homme de lettres européen qui serait à sa place à Londres, à Paris aussi ou du moins, plus largement, à la N. R. F. Son « créolisme » des années 25 ou 30 fut une attitude modeste, parfois touchante, désintéressée d'ailleurs, mais d'un si outrageux artifice qu'elle n'a jamais pu faire illusion même à un

Prix National. Il écrit une langue à lui, qui semble un espagnol pur à tous ceux qui seraient bien embarrassés de dire en quoi consiste l'espagnol pur, et qui se traduit assez bien en anglais, d'autant mieux que c'est en anglais qu'Evaristo Carriego, par exemple, fut d'abord écrit.

Plus étranger qu'un Jules Renard à la musique, aux beaux-arts, à toute pensée sociale, Borges est homme de lettres expressément, spécifiquement, avec une pureté dont on voit peu d'exemples. Il semble ignorer toute action qui ne soit tournée vers les Lettres. Simple et parfaite fatalité qu'il exerce avec conscience, décision, ironie.

Traditionnellement pour une fois, Borges a commencé par les vers. Un recueil récent rappelle ces rêveries d'un promeneur solitaire et urbain : elles nous montrent celui qui devait être le critique le plus diversement intentionné, l'aventurier intellectuel le plus agile, tout empêtré dans un parti-pris de langoureux renoncement, à qui on en voulait presque de trouver sans peine des accents délicats et pathétiques. La poésie surtout en était décevante : si les beaux vers y abondaient, elle ne respirait aucune durée et ces compositions à tiroirs, processions de brefs effets presque réversibles, litanies d'images studieusement linéaires, ne méritaient

pas en somme beaucoup mieux que de donner naissance à l'école « ultraïste ».

Borges s'est longtemps exprimé dans l'essai, s'il faut donner ce nom à ces quelques vingtaines de pièces, de la longueur d'un article moyen pour la plupart, que groupèrent les recueils Inquisiciones, El Tamano de mi Esperanza, El Idioma de los Argentinos, Discusion ; cette brièveté, avec surtout le tempérament de l'auteur, excluait l'examen tant soit peu impartial et organisé d'un problème quelconque ; que le thème fût la théologie ou la métaphysique, la linguistique, la syntaxe ou la littérature, il ne fallait nous attendre qu'aux brusques projections d'une curiosité et d'une intelligence exceptionnelles, qu'aux plus libres et savoureuses, parfois qu'aux plus troublantes, prises de position.

L'objection immédiate était un manque étrange de solidité. Un flirt très conscient et parfois aimable avec le pédantisme ne saurait faire illusion, je ne dis pas sur l'érudition de ces pages, mais sur leur sérieux même. Il n'est besoin de connaître ni l'arabe ni le grec pour s'apercevoir que ni l'arabe ni le grec ne sont connus de l'auteur de tels essais sur Les Traducteurs des Mille et Une Nuits ou sur Les Versions Homériques. Mais Borges ne semble poser jamais autrement qu'ainsi son dessein : tirer le parti le plus vif et personnel possible d'une

petite poignée d'informations presque toujours sommaires, toujours capricieuses. Non certes qu'honnêteté soit chez lui un vain mot ; mais c'est un mot dont il a sans doute, comme de tant d'autres, sophistiqué le sens.

Borges reste cependant un remarquable critique. Un critique spontanément irrévérencieux, et c'est tant mieux. Proclamant la nécessité d'un goût « indéfiniment mécontent », il va sans cesse des piliers du temple, qu'il mine à la base, aux nouvelles idoles, pour les dégonfler. Au nom de quoi ? De rien d'autre que d'une « mythologie privée » remarquablement complexe et malaisée à résumer, dont on n'a peut-être pas dit grand chose, mais dont du moins on n'a rien dit de faux, quand on a prononcé à son propos les mots conjugués d'hédonisme et de rationalisme.

Privé, Borges l'est à un point qui étonne, trouble, ravit. Son geste éclate partout de fraîcheur, de solitude. L'on se demande si jamais esprit appartient moins à un groupe ou à une époque. Il lui arriva d'invoquer la « diffuse patrie des justes » ; communion ardue que recule encore pour lui le fait que le mot de juste le définit aussi mal que possible. Mais c'est par là que sa lecture est si joyeusement, si fructueusement démoralisante. Après lui, les meilleurs des autres pourront nous paraître commandés, officiels, compromis, gonflés ; pas un

en qui l'on ne puisse sentir à quelque moment le porte-parole d'un complot qui ne le vaut pas. Tout est déjà, tout est d'abord pompier, nous souffle Borges...

La critique ne suffisait pas à Borges. Elle chercha longtemps des coudées plus franches, s'avisa de mentir, de se créer elle-même ses objets. Un pas de plus, la création le tentait. Il devait y apporter tout le charme délivré d'une imagination retorse et ardente, puérule et démoniaque. Il y eut d'abord les biographies sophistiquées de son Histoire Universelle de l'Infamie ; puis le récit fantastique devint sa formule, et sans doute le restera heureusement. Développer en conséquences logiques un postulat absurde, illustrer de réalité concrète une paradoxale possibilité intellectuelle, de ces entreprises assez connues les récits métaphysiques (que souvent l'orientalisme présente, protège, assaisonne) du recueil El Jardin de Senderos que se bifurcan offrent une variante extrêmement accentuée.

Depuis longtemps, le penchant de Borges pour la métaphysique et plus spécialement pour l'idée d'éternité, d'infini, se faisait sentir : ces récentes narrations lui font sort autrement heureux que tels essais, imprudents aux yeux du moindre spécialiste, sur l'Histoire de l'Éternité ou sur la Doctrine (nietzschéenne) des Cycles. Ici, un dosage très personnel et très actif d'abstraction et de psychologie, de pathétique et d'humour, d'étran-

geté et d'humanité nous invite à un monde de peurs subtiles et de curieuses délivrances qui fait penser à Wells et à Kafka : deux grands noms certes, mais dont celui de Borges ne saurait attendre longtemps d'être universellement rapproché. Sur Wells et sur Kafka d'ailleurs, Borges l'emporte certainement par le style.

*Borges styliste propose un cas fort curieux. Toujours égal à lui-même, il serait l'égal des meilleurs, et si seulement ses phrases valaient ses mots, ses paragraphes ses phrases, ses pages ses paragraphes... Non qu'il ne connaisse jamais un bonheur autre que bref, qu'essoufflé : il y a la plus abondante verve dans maints passages de *Seis Problemas para Don Isidro Parodi*¹, livre extraordinaire et manqué où des intrigues policières fumeuses et glaciales obsèdent malencontreusement des caricatures de la plus admirable bouffonnerie. Mais il est certain que la précision, la rapidité, le tour, sont les plus hautes vertus de Borges : elles font de lui un grand écrivain qui oublie seulement les précautions d'un petit journaliste. Si souvent visité par la grâce, il fait un peu trop bon marché de la bonne grâce. Parfois sa phrase ne s'abrège que par la longueur des néologismes. Éclatante de trouvailles, sa prose demande au lecteur alternativement ravi et inquiet nombre d'efforts médio-*

1. Écrit en collaboration avec Adolfo Bioy Casares et publié sous le pseudonyme de H. Bustos Domecq.

res et en pure perte. Souvent un rythme empêché qui administre mal les plus mémorables formules ; un peu partout des transitions qui grippent, un équilibre hésitant ou menacé... L'on songe malgré soi que les grandes proses, et jusqu'aux plus drues et exigeantes d'entre elles — celle d'un Valéry — savent compter avec la distraction du lecteur, rester heureusement lisibles, et claires à leur façon, pour ceux-là même à qui elles ne peuvent qu'échapper.

Manque d'élémentaire probité, manque d'harmonie superficielle... Est-ce par ruse, est-ce par coquetterie que Borges n'abandonne à ses objecteurs gênés que ces ingrats griefs ? Qu'il sache du moins combien il leur importerait, combien il leur tarde d'écouter un défi à sa vraie mesure.

IBARRA.